

DORANTE

[...] Un soir que je venais de monter dans sa chambre...  
(Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre ;  
Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé),  
620 Ce soir même son père en ville avait soupé ;  
Il monte à son retour, il frappe à la porte : elle  
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,  
Ouvre enfin, et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art !)  
Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,  
625 Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue ;  
Il se sied ; il lui dit qu'il veut la voir pourvue ;  
Lui propose un parti qu'on lui venait d'offrir.  
Jugez combien mon cœur avait lors à souffrir !  
Par sa réponse adroite elle sut si bien faire,  
630 Que sans m'inquiéter elle plut à son père.  
Ce discours ennuyeux enfin se termina ;  
Le bonhomme partait quand ma montre sonna ;  
Et lui, se retournant vers sa fille étonnée :  
« Depuis quand cette montre ? et qui vous l'a donnée ?  
635 — Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,  
Dit-elle, et veut ici la faire nettoyer,  
N'ayant point d'horlogiers au lieu de sa demeure :  
Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure.  
— Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »  
640 Alors pour me la prendre elle vient en mon coin :  
Je la lui donne en main ; mais, voyez ma disgrâce,  
Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,  
Fait marcher le déclin : le feu prend, le coup part ;  
Jugez de notre trouble à ce triste hasard.  
645 Elle tombe par terre ; et moi, je la crus morte ;  
Le père épouvanté gagne aussitôt la porte ;  
Il appelle au secours, il crie à l'assassin :  
Son fils et deux valets me coupent le chemin.  
Furieux de ma perte, et combattant de rage,  
650 Au milieu de tous trois je me faisais passage,  
Quand un autre malheur de nouveau me perdit ;  
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit. [...]